

tant que ma danseuse tourne comme un tonton, voltigeant de l'un à l'autre comme un ballon, je m'esquive, je me perds dans la foule, je sors enfin du bal, et cours sans m'arrêter jusque chez moi. Il me semblait toujours avoir sur les talons mon intrépide danseuse, et la maudite gigue ne me sortait pas des oreilles.

---

## ANECDOTE CANADIENNE.

DEUX de ces honnêtes cultivateurs dont les mœurs rappellent quelquefois l'idée de celles que les poètes attribuent aux hommes pendant la durée de l'âge d'or, étaient établis dans la même paroisse. Ils s'étaient mariés aux deux sœurs, et élevaient chacun une famille à laquelle ils apprenaient à chérir la vertu, dont ils leur donnaient des préceptes soutenus de leur exemple. Les parens s'aimaient. Les enfans, imitateurs fidèles de leurs parens, vivaient dans la plus parfaite concorde, et donnaient l'exemple de cette harmonie si commune autrefois en ce pays entre tous les membres et les alliés d'une même famille. Deux des enfans de chaque maison, garçon et fille, avaient surtout contracté l'un pour l'autre une amitié encore plus étroite. Cette union assez naturelle, fruit des liens du sang, et des sentimens que leur inspiraient leurs parens, était encore augmentée par une conformité plus marquée de goûts et d'inclinations, qui avait percé dès la plus tendre jeunesse. Au lieu de diminuer de vivacité, ce sentiment prit de nouvelles forces avec l'âge. Ils grandirent, et comme la modestie la plus sévère présidait à tous les amusemens auxquels tous ces enfans se livraient dans leurs rassemblemens journaliers, on ne fit qu'une très légère attention d'abord à une liaison aussi intime, qui, avec d'autres mœurs, aurait pu faire soupçonner de ces inclinations vicieuses, souvent précoces, dont ces âmes, simples et innocentes, n'étaient pas susceptibles.

Cependant le tems vient où la nature développe en nous son empire, et l'exerce sur les cœurs. Ces deux jeunes personnes se livrèrent sans y songer, à des sentimens plus vifs, et ne commencèrent à en sentir la force que quand ils n'eurent déjà plus assez de liberté pour imaginer qu'il leur fût possible de vivre l'un sans l'autre, et qu'il y eût dans l'univers un autre objet auquel ils pussent réciproquement s'attacher. En même tems la pureté de leurs mœurs était portée au plus haut degré. Par une réserve extrême, suite de cette première vertu, ils passèrent plusieurs années sans se faire part l'un à l'autre de leur attachement mutuel. Mais l'amour pénètre le secret des cœurs. Ils s'aimaient trop pour ne pas s'être dévinés. Il ne fût bientôt plus en leur pouvoir de le cacher. Ils se virent réduits à se faire en rougissant des aveux